



Hebdomadaire  
T.M. : 551 987

☎ : 01 42 17 20 00  
L.M. : 2 162 000

LE MONDE DES LIVRES

VENDREDI 14 OCTOBRE 2011

# Le goût du risque

Kristof Magnusson, virtuose des fluctuations amoureuses et des divagations boursières

PIERRE DESHUSSES

Il y a trois : Meike, Henry, Jasper – et rien ne les prédispose à se rencontrer. Mais l'étrange alliance de l'argent et de la littérature va les réunir sur fond de crise boursière. Meike Urbanski, traductrice, vit à la campagne près d'Hambourg. Henry LaMarck est un auteur américain à succès. Et l'Allemand Jasper Lüdemann travaille à Chicago comme trader pour Rutherford & Gold, une grande banque d'investissements américaine.

Avec *C'était pas ma faute*, son deuxième roman (son premier est *Retour à Reykjavik*, Gaïa, 2008), Kristof Magnusson, Allemand d'origine islandaise, né en 1976 à Hambourg, signe une belle réussite littéraire qui mêle avec virtuosité les délires de la finance, le jeu de cache-cache entre les individus et ce qu'il faut d'in vraisemblance loufoque pour donner du piment à une histoire.

Tout comme le roman de Zola, *L'Argent*, est l'une des meilleures introductions à la compréhension de la Bourse, le livre de Magnusson est une excellente base pour comprendre, sans s'ennuyer une seule

seconde, le système de spéculation des banques d'investissement, tour à tour adulées ou vilipendées suivant les bénéfices qu'elles distribuent ou les faillites qu'elles entraînent. L'auteur nous familiarise avec ces mécanismes a priori compliqués en recourant à des mots simples, des comparaisons pertinentes et parfois drôles. Ce système financier est d'ailleurs moins un décor qu'une allégorie de l'hybris, la démesure qui pousse la plupart des gens à vouloir toujours plus.

Si Jasper exulte d'être enfin passé du « back-office » à la salle des opérateurs de marchés où il peut donner libre cours à ses intuitions, Meike réussit à convaincre son éditeur allemand de ne plus lui donner des romans de gare et de lui permettre de traduire l'œuvre d'Henry LaMarck, qu'elle considère comme l'un des plus grands auteurs contemporains. La seule ombre au tableau, dans cette marche vers la réussite, c'est que Henry, quitté depuis peu par son ami Andrew, ne veut plus écrire. A 60 ans, après avoir connu les plus beaux succès littéraires, il se laisse aller sur la pente descendante et se moque du Pulitzer qu'on lui fait miroiter pour la seconde fois. Mais en découvrant, à la « une » du *Chicago Tribune*, la photo d'un trader épuisé au regard désespéré, il retrouve soudain l'envie d'écrire sur l'univers impitoyable de la Bourse – d'autant plus qu'il

est séduit par le minois poupin du jeune business-boy qui n'est autre que Jasper.

Ce qui relie ces trois personnages, c'est avant tout le goût du risque : si Jasper n'hésite pas à miser millions et milliards sur une variation des cours avant de tout abandonner par amour pour Meike, laquelle met toutes ses économies dans un billet d'avion pour se rendre à Chicago et convaincre son auteur préféré de ne pas renoncer à écrire, Henry de son côté n'hésite pas à plaquer son éditeur pour avoir enfin la paix.

Magnusson organise son roman en petits chapitres consacrés chaque fois à l'un de ses personnages. On a l'impression

**C'ÉTAIT PAS MA FAUTE**  
(*Das war ich nicht*),  
de Kristof Magnusson,  
traduit de l'allemand  
par Gaëlle Guicheney,  
Métailié, 270 p., 20 €.

d'être sur la scène d'un grand théâtre où les acteurs vont et viennent, de rendez-vous manqués en rejets affichés, jusqu'à se retrouver à la fin dans un endroit perdu qu'aucun n'aurait soupçonné. Balzac soulignait déjà que la générosité financière va souvent de pair avec la générosité amoureuse. *C'était pas ma faute* – reprise du fameux « *I am sorry* » (je suis désolé) du premier trader à avoir mis les bourses mondiales en difficulté, en 1995 – montre que, quelles que soient les crises, les plus grands chamboulements restent ceux des sentiments. ■